Königl. Realgymnasium zu Erfurt.

Beilage zum Jahres-Bericht 1902/03.

Le Cid dans la poésie lyrique

de

Victor Hugo.

Von Oberlehrer Dr. **Paul Stange.**

Bibliothek des Städt. Gymnasiums Düsseldorf

Erfurt 1903.
Druck von Fr. Bartholomäus.

1903. Progr.-Nr. 298.

2986.

ger
3
(1903)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

UNIVERSITÄTS- UND LANDESBIBLIOTHEK DÜSSELDORF

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

En 1804, Bouterwek publia son »Histoire de la littérature espagnole«. Dans cet ouvrage il s'est efforcé avec une patiente industrie à arranger cette riche matière selon un plan logique. Dès lors, on commença en Europe à s'intéresser à l'étude de cette littérature, et l'influence que cet écrivain hollandais a exercée, a été grande. Le livre de Sismondi sur »la littérature du midi de l'Europe« porte la trace des idées de Bouterwek.

De tous les pays qui étaient des dépendances de Rome, l'Espagne fut celui qui adopta le plus volontiers le latin. En 409, les tribus allemandes des Alains, des Suèves, des Vandales et des Visigoths envahirent la péninsule ibérique. La plupart d'entre elles se mêlèrent à la population qu'elles avaient rencontrée. En 711, l'invasion des Arabes amena un nouvel élément, et de la fusion de tous les idiomes naquit la langue espagnole, et bientôt après se montrèrent dans ce nouvel idiome les premiers éléments de la littérature.

La littérature espagnole se divise en deux périodes principales: La première dure jusqu'au commencement du XVIe siècle; c'est l'époque que nous désignons sous le nom de moyen âge. Dans la seconde période vinrent les Cervantes, les Lope de Vega, les Calderon. On divise généralement la première periode en deux époques: la première est la castillane proprement dite, et l'avènement du roi Juan II. indique le commencement de la seconde époque.

Dans la littérature de l'époque castillane on peut distinguer deux caractères nationaux, une foi solide et la fidélité féodale. La poésie de cette époque est conservée à la postérité par la forme des romances. Le nom de romance nous reporte à un temps reculé où les Espagnols avaient un langage nommé primitivement roman vulgaire ou rustique; ils se plaisaient à exprimer sous cette forme, leurs sentiments et leurs idées. Quant à l'origine des romances, tous les auteurs qui ont examiné cette question, sont aujourd'hui d'accord qu'elles naquirent aux Asturies, au moment même où Pélage et ses guerriers sortirent de leurs montagnes pour commencer la guerre contre le joug arabe. Alors on inventa ces compositions naïves, improvisées, ces chants populaires. Malheureusement, ces romances se sont insensiblement transformées; l'amour obstiné du peuple ne pouvait leur conserver toute leur saveur primitive; elles ont suivi, pas à pas, le développement de la langue et se sont conformées aux changements des moeurs. Certaines formes furent remplacées par des expressions modernes qui étaient plus familières au public; car les poètes de profession les avaient habillées à la moderne. Quelques romances ont conservé l'idée, les sentiments, les vers de celles qui les ont précédées, mais elles donnent une autre mise en scène.

Cette poésie se propageait verbalement d'une génération à l'autre; c'est pourquoi les monuments les plus anciens et les plus originaux ont disparu: L'Espagne était trop occupée de la question de vie et de mort qu'elle débattait sans cesse avec les Arabes, pour songer à recueillir ses traditions populaires.

Mais, dès le moment où la poésie littéraire tâchait de se souvenir de ces anciennes poésies, c'est-à-dire, dès le commencement du XVIe

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

siècle, on les fixa sur le papier afin de les conserver. Il est rare que nous ne connaissions pas les auteurs des romances livrées à la postérité, malgré le grand nombre de celles-ci. Le caractère de ces premières romances est épique-lyrique.

Ferdinand Wolf a montré avec une grande finesse de jugement que les Espagnols n'ont pu avoir une poèsie épique proprement dite; celle-ci appartient moins aux peuples déjà instruits et civilisés qu'aux peuples dont la nature inculte n'obéit encore qu'à la voix des passions. Au moment où l'éducation, en nous apprenant à penser et à réfléchir, émousse la sensibilité de notre imagination, elle reprime l'énergie de notre âme et modère l'ardeur de nos sentiments: dès lors, les Grecs ont une Odyssée et une Iliade; les Germains out les Niebelungs; mais les Espagnols qui ne connaissaient plus le jours de leur enfance, lorsqu'ils s'établirent comme nation dans la Pèninsule, n'ont qu'une poésie épique-lyrique.

De cette classe de romances populaires où le poète ne donne pas ses opinious personnelles, mais les vrais sentiments qui animent sa nation, se distingue bientôt celle des poésies écrites avec soin. Ce sont des pièces réfléchies et travaillées. Les hommes lettrés qui faisaient ces poésies, souvent en choisissant la forme des romances, ne connaissaient pas les besoins du peuple: ils devinrent les créateurs des romances littéraires quin'ont rien de commun avec les autres que la versification libre et les vers courts.

Il y a donc eu en Espagne, au moyen âge, deux classes de poésie: celles des chansons de geste, longues, composées pour les occasions solennelles, et que l'on a appelées romances parce qu'elles étaient écrites en langue vulgaire, et celle des rècits épiques, courts, aimés des grands et du peuple et que l'on a appelés également romance; mais seules les poésies de ce dernier genre ont conservé ce nom jusqu'à nos jours. Dès le milieu du XIIIe siècle on voit la romance établie et reconnue; mais, comme je viens de dire, elle a subi de modifications continuelles. Si l'on veut déterminer l'âge de ces petits monuments de l'ancienne poésie espagnole, il faut en examiner, dans leur ensemble, la langue, la versification, les moeurs et d'autres détails caractéristiques qui s'y reflètent. C'est en soumettant les romances à cette analyse que le savant V. A. Huber a classifié celles qui se rapportent au Cid. Il a publié cette classification dans la préface de la nouvelle édition de la »Chrónica del Famoso Cavallero Cid Ruy Diez Campeador«.

Huber a établi trois classes:

1° Les romances les plus anciennes. Leur origine est antérieure aux plus vieilles collections qu'on en a faites au commencement du XVIe siècle; et même nous avons des indices qui nous montrent que la plupart de ces romances ont été composées peu de temps après les événements qu'elles chantent. Il est probable que déjà du vivant du Cid sa gloire eût donné naissance à des poésies qui chantent son combat avec le comte Gomez, sa victoire remportée sur les cinq rois maures qu'il fit prisonniers, ses noces avec Chimène et beaucoup d'autres actions qui, d'après lui, valurent le surnom de Cid. Quant à leur caractère, ces poèmes se distinguent par leur chasteté, leur simplicité, leur verve et même par leur rusticité.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2° Toutes les romances pleines d'intentions didactiques et morales, mais qui n'offrent aucun intérêt poétique. Selon Huber, ces poésies remontent jusqu'au XVIe siècle, et se trouvent réunies dans le »Romancero« de 1551, dont Sepúlveda est l'editeur; on sait qu'il les a empruntées aux chroniques. Il n'y en a qu'un petit nombre qui imitent avec plus ou moins de succès le coloris populaire.

3° Toutes les romances qui ne furent composées qu' à la fin du XVIe siècle et plus tard encore. Le caractère, le style et la langue de presque toutes sont une copie fidèle de l'époque où elles naquirent. Une simple comparaison de la première classe avec la troisième suffit pour faire connaître leur grande différence: ici, c'est le ton burlesque et trivial, la verbosité emphatique ou sentimentale des nouvelles poésies, là, la simplicité grossière et concise des premiers poèmes.

Néanmoins, il y a aussi dans la dernière époque quelques romances supérieures aux autres par une certaine délicatesse des sentiments et par une certaine propriété de l'expression.

Dans son »Romancero general«, Augustin Duran approuve la classification de Victor Huber, mais it développe l'idée de cet auteur de telle manière qu'il divise tout autrement les romances connues.

Duran établit trois époques aux quelles il attribue huit classes:

1° L'époque »traditionnelle«. Il lui assigne trois classes de romances. La première est formée par celles qui se distinguent par leur l'objectivité, par leur diction et par une versification qui conserve encore l'origine de la poésie espagnole. Par la rédaction, elles sont antérieures à l'époque de l'invention de l'imprimerie.

La seconde classe contient toutes les romances populaires et historiques qui traitent l'histoire des guerres avec les Maures sur les frontières. Leur ton est plus lyrique et plus sentimental; leur versification montre de progrès. Aucune n'est autérieure au XVe siècle. Les romances populaires faites par les jongleurs et transmises verbalement forment la troisième classe. Leur fond est plus narratif, leur diction plus maniérée et, quant à la versification, on y trouve déjà une tendance à réformer et unifier le rime.

2° L'époque érudite; c'est le temps où l'on imitait les chants populaires. Duran y distingue aussi trois classes. Dans la quatrième on trouve les romances qui furent composées par des hommes plus instruits que le jongleurs. Quoiqu'elles conservent la forme des anciennes, elles appellent l'attention par leur ton de chronique et par le manque de fraîcheur et de vivacité dans le coloris. On commença de les composer dès le milieu du XVIe siècle. Celles de la cinquième classe sont aussi des imitations des trois premières; elles observent plus soigneusement la rime sans y mêler de liaisons par des assonances. Le caractère de celles qui imitent les deux premières classes est essentiellement épique, celui des romances qui sont formées sur le modèle de la troisième est plus lyrique. A travers la réforme moderne on reconnaît souvent la base fondamentale des vraies poésies primitives.

Les romances de la sixième classe se sont formées dès le milieu du XVIe siècle. Les poètes voulaient y faire refléter les sentiments nationaux au sujet de tous les événements contemporains qui excitaient la nation, mais les temps et le peuple avaient changé. L'Espagne était

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

devenue monarchie universelle où le peuple ne combattait plus pour sa religion et pour son existence, mais pour les intérêts de la dynastie. Les romances de cette époque n'ont rien de la fraîcheur et de la naïveté des anciennes ni de l'élégance et de la perfection technique de celles qui les ont suivies.

3° L'époque artistique et poétique proprement dite. Duran y range les deux dernières classes. Elles contiennent les romances qui reflètent toute la subjectivité du poète; elles montrent aussi une perfection du talent supérieure aux romances des autres classes. Entre elles, ces poésies ne se distinguent que par des modifications dans la forme et dans les sujets. A la fin. l'auteur espagnol procède à une subdivision de la dernière classe. Il sépare les romances d'un coloris épique de celles qui ont un caractère parfaitement lyrique. Ce sont les dernières qui ont la plus grande valeur poétique, car les Lope de Vega, les Cervantes, les Góngora les ont cultivées.

Avec beaucoup de raison V. Hubert et F. Wolf ont considéré les romances de la deuxiéme, cinquième et septième classe comme des formes de transition.

Mais les auteurs de nos jours qui se sont occupés de cette poésie en ont fait encore une autre classification selon les sujets qu'elle traite. Ils ont formé quatre groupes de romances:

1° Les romances historique traditionelles et héroïques.
2° Les romances chevaleresques et amoureuses.
3° Les romances morisques.
4° Les romances lyriques qui se distinguent par leur caractère grave ou comique-satirique.

Ce n'est dès ce moment-là qu'on a connu toutes les richesses cachées dans ces poésies qui chantent non seulement l'histoire de la patrie, les exploits de ses héros, les légendes nationales et étrangères, mais encore les joies et les douleurs du coeur humain.

Quant à la versification des romances populaires, les vers ne sont point faits sur le modèle des vers grecs ou latins; ce n'est pas la quantité des syllabes, mais leur nombre qui constitue la mesure ou le rythme du vers. Grimm et Diez pensaient que ces poésies étaient composées en »grands vers« coupés par une césure. D'après Huber, v. Schack, Wolf et presque tous les critiques espagnols la forme primitive étaient les vers trochaïques de huit syllabes; les vers à nombre pair étaient liés par assonance et les vers impairs, libres. Souvent la même assonance se retrouve dans toute la romance ou dans la plus grande partie. Dans les romances plus modernes nous trouvous la forme du quatrain composé de vers de huit syllabes, et pour les poèmes d'un caractère plus lyrique les quatrains de vers de six syllabes.

Parmi lns romances lyriques on distingue quelques formes particulières à ce genre et qui ne sont énumérées ici que pour compléter l'examen des romances espagnoles. Ce sont les chansous, villancicos et gloses. Les premières se composent de douze vers: les quatre premiers expriment la pensée et le reste en donne le développement ou l'application. Les secondes reflètent un sentiment exprimé en deux ou trois lignes et développé en deux ou trois petits couplets. Les

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

gloses, enfin, sont empruntées à un distique ou à un quatrain d'un autre auteur, et chaque vers est développé dans un petit couplet qu'il termine.

Telles étaient en général jusqu'au règne de Charles-Quint les diverses branches de la poésie espagnole Dans les cours de quatre siècles elle n'avait fait aucun progrès visible. Sans doute la langue s'était polie, les vers avaient pris un peu plus de souplesse; mais cet avantage fut plus que compensé par l'introduction de la pédanterie et du faux bel esprit. Les romances qui traiten un sujet historique, ont un intérêt particulier: La plupart d'entre elles chantent les exploits des personnages illustres de la Péninsule; le Cid, avant tous, a obtenu une importance universelle.

Dès la première manifestation de la poésie espagnole jusqu'à nos jours ce héros a été chanté par presque toutes les nations civilisées. Le plus ancien monument de la poésie castillane porte son nom, et les romances les glorifient, Un Guillen de Castro, un Diamante, un Lope de Vega l'ont choisi pour le héros de leurs drames, et un des plus grands poètes de l'Allemagne, J. G. Herder, a popularisé la noble figure du Cid parmi ses compatriotes par un cycle de romances traduites d'un modèle français.

Comment se fait-il que ce Cid soit devenu une des sujets de prédilection de la poésie et qu'un intérêt si puissant s'attache à son nom? La question de savoir si ce personnage nommé don Rodrigue Diaz de Bivar, le Cid, le Campéador, est le même dans la poésie et dans l'histoire vaut la peine d'être examinée. On pourrait croire que le Cid n'est autre chose qu'une création de l'imagination vive et magnifique des poètes espagnols.

L'époque où parut ce héros est une des plus intéressantes et des plus importantes de l'histoire d'Espagne. Les Maures qui avaient envahi la Péninsule au VIIIe siècle, s'étaient retirés vers le Sud, et les chrétiens plus braves et plus aguerris que leurs adversaires leur avaient pris tout le pays qui s'étend jusqu'à la Castille. En même temps eut lieu un événement d'une très grande importance: La dynastie glorieuse des Omayades s'éteignit: c'en était assez pour détruire l'unité de la domination mahométane, et la conséquence en fut qu'un grand nombre d'Etats indépendants se formèrent sous la domination de »walis« ou de petits rois arabes. Sans doute, cette désorganisation de l'empire arabe en Espagne était favorable à l'appariton du Cid.

Quant aux circonstances extérieures de la vie de notre héros le savant R. Dozy nous en donne une idée assez nette et claire dans ses »Recherches sus l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le moyen âge».

Cet auteur a examiné avec beaucoup d'érudition et de critique les sources arabes et espagnoles, et il a trouvé que ces sources sont d'accord au sujet de l'existence et de la vie du Cid. Il a montré que l'écrivain Masdeu a eu tort en voulant contester absolument l'existence de ce noble personnage dans sa »Refutacion crítica de la historia leonesa del Cid«.

Déjà au XVe siècle, quelques poètes et historiens de la Péninsule avaient douté de quelques traditions touchant le Campéador.

Les traditions sur la jeunesse de Don Rodrigue sont vagues: Il naquit à Bivar près de Burgos, fils de Diègue Lainez, chef d'une noble famille. Cette descendance et la bravoure de Don Rodrigue ont con-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tribué à ce qu'il ait été appelé par le roi Ferdinand I. pour lui rendre des services très utiles dans les combats contre les Arabes.

En 1065, le roi mourut et laissa cinq enfants: Sanche, successeur en Castille, Najera et Pampelune; Alphonse, qui hérita de Léon et des Asturies; Garcie, maître de Galice et d'une partie du Portugal enlevée aux Maures. Sa fille Elvire devint maîtresse de la ville de Toro, et l'autre, Urraque, de forteresse de Zamora.

A peine Ferdinand eut-il fermé les yeux que l'aîné, Sanche, attaqua ses frères et ses soeurs. Le roi fit la guerre à Alphonse et le vainquit deux fois, à Llantada et à Golpejare.

Alphonse fut fait prisonnier; mais bientôt il s'échappa du cloître où il se trouvait, et alla chercher un asile auprès de Mamoun, roi de Tolède. La même année, Sanche tourna ses armes contre son frère Garcie pour lui arracher la Galice. Plus tard, il combattit ses deux soeurs; Elvire lui livra la ville de Toro. Urraque se défendit vaillamment dans Zamora. Pendant le siége Sanche fut assassiné par le chevalier zamoréen Bellide Dolfos, en 1072.

Alphonse VI lui succéda; jamais Don Rodrigue ne put s'entendre avec son souverain. Celni-ci conçut une aversion profonde pour Rodrigue Diaz, qui s'était chargé de lui faire jurer de ne pas avoir participé au meurtre du roi Sanche. Malgré tout cela, ce prince était asses prudent pour cacher ses vrais sentiments et lui fit même épouser sa cousine Chimène, fille du comte Diègue d'Oviédo. Plusieurs fois le Cid se brouilla avec son souverain et Alphonse le bannit de ses Etats.

La première fois, Don Rodrigue se réfugia auprès de Montamin de Saragosse; le peuple l'y accueillit avec de grandes acclamations de joie, et le prince arabe le combla d'honneurs. Quelque temps après, le Cid réconcilia de nouveau avec Alphonse pour être banni une seconde fois. Brouillé de nouveau avec le roi, privé de toutes ses terres et de tous ses châteaux qu'il avait reçus l'anneé précédente, le Cid devint le chef d'une armée qui ne dépendait que de lui seul et qui ne subsistait que de ce qu'elle prenait sur les ennemis.

Alors il acheva l'ouvrage le plus brillant de sa vie: Il prit la ville de Valence. Cette ville, toujours une des plus importantes des domaines maures, avait été depuis longtemps un but de la conquête chrétienne, presque encore plus par ses souvenirs nationaux que par l'importance de sa situation et les richesses naturelles de son territoire.

La première époque de sa vie répond à sa jeunesse; la seconde nous dépeint le héros attaché par ses devoirs et son serment à Sanche-le-Fort, prince très ambitieux et même parjure qui dépouille ses frères et ses soeurs de leur héritage. Pendant toute cette époque le Campéador tire l'épeé en faveur de son seigneur, quoiqu'à regret; autorisé par sa gloire et ses vertus, il parle au roi avec une franchise incroyable, se réjouissant d'être exilé, pour ne pas prendre part à des actes injustes, commis par don Sanche; mais, malgré tout cela, il n'hésite pas au moment à revenir où son souverain le rappelle. Durant la troisième période de sa vie, le Cid était le vassal du même prince qu'il venait de combattre. Les sources de ce temps dépeignent notre héros comme un bon vassal de la couronne de Castille; comme le modèle du chevalier animé d'un patriotisme inaltérable et d'un honneur irréprochable.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Les mêmes vertus exercées pendant cette période se montrent aussi dans la dernière période de sa vie à Valence.

Dans ses »Anales de Aragon«, l'auteur espagnol Zurita glorifie la conquête de cette ville comme »le plus grand exploit de guerre qui ait jamais été accompli en Espagne par un homme qui ne fût point roi.«

Selon les traditions araber et chrétiennes qui sont d'accord sur ce point, Rodrigue de Bivar régna sur Valence jusqu'à sa mort, c'est à dire jusqu'en 1099, le jour de la Pentecôte. Sa veuve Chimène réussit à défendre Valence contre les attaques des Almoravides pendant deux aus. Mais dès que les ennemis eurent cerné toute la ville, Alphonse engagea Chimène à abandonner sa capitale, et la veuve du Campéador fit ensevelir le corps de son époux qu'elle avait emporté avec elle, dans le cloître de Saint-Pierre-de Cardègne près de Burgos.

Tel fut la vie de cet homme qui fut chanté dans les romances, dont les doux accords, comme ceux d'Olifant, retentirent au delà des Pyrénées.

Ce qui a manqué à l'Espagne, c'est un génie poétique qui pût réunir toutes les romances traitant les exploits du Cid pour en former une grande épopée, à l'exemple de l'auteur des Nibelungs. Nous avons une espéce d'épopée dans les deux plus anciens monuments de la littérature espagnole, dans le »Poème du Cid« et dans la »Chronique rimée du Cid«. On note dans ces deux poésies littéraires qu'elles ont une origine populaire et qu'elles sont développeés des romances populaires; néanmoins, dans les vers asynartètes de douze syllabes et les tirades monorimes on peut déjà constater l'influence de la poésie latine sacrée et de l'épopée populaire des Français. La première partie du Poème chante l'exil du vieux Cid et ses triomphes sur les Maures; la seconde, qui s'annonce par ce vers: »Ici commence la geste de mon Cid de Bivar« (v. 1093) raconte la glorieuse conquête de Valence et le mariage des deux filles de Don Rodrigue avec les comtes de Carrion. Vers la fin se déroulent, avec un intérêt presque tragique, l'accusation du Cid contre ses gendres et les secondes noces de ses filles, suivies de la mort du héros.

La rudesse de la langue, la forme indécise de la versification (le vers flotte entre l'assonance et la rime, et le nombre des syllabes varie de dix à vingt), les différentes libertés que se permet le poète, comme, par exemple, l'emploi de l'élision, la syncope fréquente des mots, soit à la fin, soit au milieu du vers, tout cela permet de croire que cette poésie fut rédigée peu de temps après la mort du Cid.

Rudesse et gravité, tels sont, en effet, les caractères de la plus ancienne poésie espagnole. Aussi le Poème réunit-il tous les grands et nobles traits de l'épopée primitive, la simplicité dans les récits, la grandeur et le naturel dans les sentiments et la fierté dans le coloris. Tous les personnages sont des caractères essentiellement humains: les chevaliers se distinguent l'un par sa franchise, par sa loyauté et son dévouement, l'autre par sa ruse et sa hardiesse, l'autre par sa fougue et son éloquence, l'autre par sa dévotion et sa bravoure; le roi Alphonse est obéi et respecté; Chimène est le modèle d'une chaste épouse chrétienne. Le Cid est une figure noble et pure, tendre autant que fière, le véritable modèle de la chevalerie. Resté vassal fidèle au roi dans ses exils, il est bien différent de ce rude et indépedant guerrier de la Chronique rimée qui est ici le type de l'antique caractère national des Castillans:

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

voici l'indépendance de l'individu, l'amour de la famille, la fidélité du vassal. Ces sont ce qualités qui l'ont fait le héros favori de la nation jusqu'à nos jours, et c'est pourquoi on a chanté sans interruption les exploits du »plus fameux Castillan né en bonne heure«.

Dès 1550 jusqu'à 1688 on a fait 25 collections de Romances et cent ans plus tard, ce chiffre a été augmenté de 6 nouvelles collections qui se distinguent beaucoup des autres par l'ordre logique des poésies.

Dans ces »Cancioneros« et »Romanceros« du XVIe et XVIIe siècle, il y a aussi beaucoup de Romances du Cid. L'édition la plus ancienne de cette classe de romances a été faite à Alcalá en 1612; elle contient 96 poésies, augmentées de 6 dans l'édition de 1702. Adalbert de Keller nous offre dans son »Romancero del Cid« (Stuttgart, 1840) 150 romances et Carolina Michaelis (édition Leipzig, 1871) 206 romances. Lorsque Herder offrit à sa nation pour la première fois une traduction de cette poésie étrangère, la plupart des originaux n'étaient pas encore connus.

Nous voyons que des sujets extraordinaires attirent, de tous les temps, l'attention des poètes et les poussent à donner toujours de nouvelles formes à leurs idées. Parmi ces sujets enchantés figurent aussi les contes des romances du Cid.

Comme Achille, Siegfried, Charlemagne et Roland, le Cid est une des figures les plus nobles de la poésie. Les romances, quelle que soit leur valeur littéraire, ont un grand mérite qu'on ne leur contestera point: c'est celni d'avoir entretenu dans la nation castillane l'esprit chevaleresque, qui a jeté tant d'éclat sur ces temps. La chevalerie, cette admirable institution sociale, qui, comme la religion elle-même, intervint entre l'oppresseur et l'opprimé, qui sauva l'Espagne du joug des Maures, qui fit de l'honneur la base du caractère espagnol, la chevalerie trouva dans les poètes de la Péninsule ses plus puissants auxiliaires. A cette époque, la poésie, remplissant sa noble tâche, secondait les grands sentiments religieux et nationaux, elle excitait les âmes à la vertu, à la gloire, aux résolutions et aux exploits guerriers.

Alors Lope de Vega écrivit une pièce anjourd'hui perdue, intitulée »Las Hazañas del Cid y su muerte«.

Guillen de Castro publia »Las Mocedades del Cid«. Dans la littérature française Pierre Corneille, en imitant cette dernière pièce, créa dans »le Cid« un chef-d'oeuvre qui renferme des beautés de premier ordre. Dans le XIXe siècle deux autres Français ont traité le même sujet: P. A. Lebrun dans »le Cid de l'Andalousie« et le grand compositeur Massenet dans son opéra »le Cid«. En Allemagne, B. Roedel et T. Wehl l'ont chanté. Peut-on s'étonner que le plus grand poète lyrique de la France, Victor Hugo, se soit occupé du même sujet? On trouve dans ses poésies lyriques assez d'allusions au héros national des Espagnols.

L'Espagne lui était bien connue. Comme enfant il eut le bonheur d'accompagner son père dans la campagne d'Espagne. C'est ainsi que le climat excellent et les contrées charmantes de l'Espagne ont laissé en lui des impressions profondes qui ne se sont jamais effacées dans son âme. Dans la poésie intitulée »Grenade« il chante le ciel enchanté de cette ville, les palmiers de Cadix, les oranges de Murcie, ces plaines où tout rit, où l'homme s'endort au son des mandolines; cette Grenade

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

qui surpasse en tout ses rivales, qui chante »plus mollement la molle sérénade«. Dans l'ode dédiée à son père il dit encore:

„O mon père! et je vais, dans l'ardeur qui m'enlève,
Suivre au pays du Cid nos glorieux soldats.

Et les mêmes souvenirs se prononcent dans l'Ode »A mon enfance«, où il dit:

„Avec nos camps vainqueurs, dans l'Europe asservie
J'errai, je parcourus la terre avant la vie . . . .
L'Espagne m'accueillit, livreé à la conquête
Je franchis le Bergare, où mugit la tempête;
De loin, pour un tombeau je pris l'Escurial;
Et le triple aqueduc vit s'incliner ma tête
Devant son front impérial . . . . . .
L'Espagne me montrait ses couvent, ses bastilles;
Burgos, sa cathédrale aux gothiques aiguilles;
Irum, ses toits de bois; Vittoria, ses tours;
Et toi, Valladolid, tes palais de familles
Fiers de laisser rouiller des chaînes dans leurs cours."

Plus tard, ces souvenirs de l'enfance germaient dans l'âme échauffeé du poète de'jà reconnu comme chef d'une nouvelle école poétique, et il put s'écrier:

„Preparez, Castillans, des fêtes solennelles,
Des murs de Saragosse aux champs d'Almonacid.
Mêlez à nos lauriers vos palmes fraternelles;
Chanton le Cid!"

Et vraiment, le poète dont les yeux ravis ont pu voir les lieux sacrés par la vie du plus fameux Castillan, par les exploits de Roland, le plus célèbre des héros de Charlemagne, par ceux de Pélage, effroi des tyrans, vainqueur des Maures, de Rodrigue, le dernier roi des Visigoths, je dis ce poète avait assez de raison pour chanter aussi le Campéador. La manière dont il concevait son sujet est déjà une preuve de son génie. Victor Hugo est un des poètes les plus productifs de la France moderne, et un poète qui a trouvé une critique très différente chez les comtemporains. Je laisse de côté ces points de querelle. Sans doute il a donné de nouvelles formes à la poésie lyrique et dramatique. Les changements qu'il a introduits dans la littérature française ne sont pas seulement dans le fond des idées, mais tout antant sinon encore davantage dans la forme, qu'elles revêtent. C'est dans le maniement de la langue et dans la versification qu'il a brisé toutes les barrières de l'ancien régime littéraire. Les idées sur lesquelles il nous donne à réfléchir sont originales et intéressantes; elles sont le réusltat de ses études approfondies des contrastes de la vie historique et sociale de l'humanité. Quant à l'histoire universelle, son point de vue est prophétique-visionaire: il se trouve sur le sommet d'une montagne, et c'est là qu'il fixe ses regards sur les autres sommets, c'est-à-dire, sur les points culminants des grandes crises du monde. Tout ce qu'il soumet à sa critique est l'émanation fraîche et originale de ses sentiments humanitaires. Sans mentionner les particularités de son style je ne veux appeler l'attention que sur un seul point de la poésie lyrique de notre poète, c'est-à-dire, sur la vue qu'il jette sur les grands hommes de l'histoire universelle. C'est la prédilection du poète pour les entassements qui se manifeste dans ces noms versé de la corne d'abondance de l'histoire.

On pourrait dire que les visions de notre poète ressemblent à celles de Dante: tellement que ce nombre de magiciens paraît sortir du

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

paradis du florentin, la phantaisie de Victor Hugo se crée aussi ses enfers d'où sortent les tyrans de l'humanité

La Légende des Siècles, cette chronique de tous les temps de l'humanité, est précédée d'une vision où le poéte voit passer devant son »oeil pensif« les héros de l'antiquité, des Védas, des Eddas, des Romanceros et des temps modernes. Mais de toutes les époques de l'histoire, il n'y en a aucune qui ait exercé sur l'imagination de Victor Hugo un charme plus grand que celle du moyen âge. Il l'a profondément étudiée, ce que prouve son roman »Notre Dame de Paris«. Aussi la Légende des Sièles traite-telle avec préférence cette époque, et cette espèce d'ouvrage cyclique où le poète veut dépeindre l'humanité successivement et simultanément sous tous ses aspects, contient une abondance du représentant chevaleresque du romantisme. Sa qualité éminente de traiter le style lui inspire des expressions archaïques qui donnent au style une empreinte fidèle des temps où a eu lieu l'événement: tantôt il cause comme un chroniqueur à la manière de Grégoire de Tours, tantôt il paraît être un troubadour comme Bernard de Ventadour ou Peire Vidal qui chante des chansons d'amour chevaleresque; tantôt il chante les aventures des chevaliers de la Table Ronde, tantôt il se plonge avec les chevaliers du Saint-Graal dans la mystique chrétienne ou, comme le maître Arioste, il s'éléve au-dessus du monde qui, enfin, s'évanouit dans un songe serein: De là vient que Victor Hugo a consacré aussi sa muse à chanter les exploits et le caractère de Rodrigue de Bivar, le Cid, le Campéador.

Dans la poésie lyrique de Victor Hugo il y a des allusions à ce personnage comme aux romances espagnoles.

Dans la seconde partie du »Livre Satirique«,*) V. Hugo, en appelant les poètes à une sorte de croisade littéraire, se compare avec le Cid. De même que, bien armé, ce héros s'était mis en campagne pour son Dieu, son droit et sa chère Espagne, V. Hugo soutint le combat pour sa chère France contre les ennemis du romantisme. A la question, quelle armure va-t-il choisir et revêtir? il répond, que lui est encore mieux armé que le paladin, que ses armes sont »la haine du mal, l'amour du juste et le mépris et le dédain« contre ceux qui ne veulent pas reconnaître sa mission divine. — Dans »les Orientales« nous trouvons deux poésies qui se rapportent aux romances historiques. V. Hugo les a empruntées à la traduction faite par son frère Abel Hugo d'un cycle de romances qui traitent les événements dès Roderic, dernier roi des Visigoths, jusqu'au temps du Cid. La première poésie intitulée »La Bataille perdue« est une imitation libre de la Romance qui se trouve dans le »Romancero general« de Duran (Nr. 599, Bd. I, pg. 407). Le poète nous raconte que l'armée de Rodrigue fuit découragée devant les ennemis vainqueurs. Rodrigue quitte son camps, sort de sa tente royale, seul, et s'avance au hasard. Presque mort de fatigue, le malheureux roi monte sur la plus haute colline, et de là il voit que tout est perdu. Alors il pleure son sort et désire mourir.

Le second poème, »Romance mauresque« traite un événement du cycle de romances sur les Infants de Lara et est emprunté à la romance qui se trouve dans le même »Romancero general« de Duran

*) Les Quatre Vents de l'Esprit pg. 17.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

(Nr. 691, Bd. I, pg. 455). Nous trouvous un accord parfait entre l'original, la traduction d'Abel Hugo et l'imitation de Victor Hugo. Duran dit de cette romance qu'elle a tous les caractères des premières et appartient à celles qui n'ont subi aucun changement dans le cours des siècles jusqu'au moment même où elle fut mise par écrit. La grande simplicité qui la distingue, la spontanéité qui se montre, sont l'émanation d'une vraie inspiration et d'une pensée libre. Le dialogue est plein de rapidité et de vérité et la situation qu'il développe est charmante et surprenante.

Pour venger l'injure de sa femme, Rodrigue de Lara livre ses sept neveux à l'épée des Maures. Vingt ans plus tard, le bâtard Mudarra Gonzales, frère de ces sept Infants, veut venger leur mort. A la chasse, il rencontre son oncle Rodrigue de Lara, et il le frappe traîtreusement comme celui-ci avait frappé les Infants.

Mais c'est dans la »Légende des Siècles« surtout que Victor Hugo chante le Cid. Il y consacre à ce héros quatre poèmes: 1⁰ »Quand le Cid fut entré dans le Généralife« (pg. 172), 2⁰ »Bivar« (pg. 298), 3⁰ »le Cid exilé« (pg. 319), 4⁰ le »Romancero du Cid« (pg. 173 ff.).

Malgré tous mes efforts je n'ai pas trouvé les sources auxquelles il a pu puiser. Je crois que ces poésies que je viens de nommer sont des créations parfaitement libres de l'imagination du poète. Le Cid Campéador y est la même figure noble, au coeur de flamme, à l'âme honnête, au poing de bronze que le héros du Poème et des Romances. Dans le premier des quatres poèmes Victor Hugo veut prouver la grande puissance du Cid. Celui-ci vient de tuer le calife Ogrul dans le Généralife. Malgré cela, personne n'ose faire des reproches au héros parce qu'il a tué le tyran haï de ses sujets. Le tonnerre même se retire quand le Cid arrive!

Quant au »Romancero du Cid«, il forme un petit cycle de seize romances.

En général notre héros reproche à son souverain Sanche s'être mal conduit non seulement envers lui et sa famille mais encore envers les soeurs et frères du roi. Dans la première romance le poète loue l'hospitalité du Cid, même envers le roi qui lui a fait beaucoup de tort: Si le roi a peur d'entrer chez son puissant vassal, ce dernier lui ôte les craintes en lui disant que »son seuil est pieux« et que »tout passant, roi de Castille, maure ou juif, rabbin ou émir, peut entrer dans sa Castille et y dormir tranquilement.«

C'est seulement dans la seconde romance qui traite du »Souvenir de Chimène«, son épouse, qu'on peut trouver quelques petites réminiscences de la Romance du »mariage du Cid avec Chimène« publiée par Duran dans son »Romancero general« (Bd. I, Nr. 739, pg. 486 Casamiento del Cid con Jimena). Dans les strophes:

„L'évêque avait sa barette,
On marchait sur des tapis,
Chimène eut sa gorgerette
Pleine de fleurs et d'épis. —

J'avais un habit de moire
Sous l'acier de mon corset
Je ne garde en ma mémoire
Que le soleil qu'il faisait."

le poète fait mention de quelques moeurs de ces temps.

Quand le Cid dit:

„Roi, quand j'épousai ma femme,
J'eus à me plaindre de vous."

il avait beaucoup de raison de le faire parce qu'il ne s'était marié qu'au gré de son roi.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Depuis la troisième jusqu' à la douzième romance le Cid blâme les mauvaises qualités de ses souverains, du roi Sanche, de son frère et de son successeur Alphonse. Dans les romances 3—6 et dans la onzième le Cid fait des reproches amères au roi Sanche qu'il appelle jaloux, ingrat, défiant, abject et moqueur.

Lui, le Cid qui a détruit tant de créneaux, lui qui a passé par l'Espagne dans »la rumeur militaire d'un triomphateur romain«, fait tout pour la gloire de son souverain, car »le sang de ses vaines n'est pas à lui, mais au roi«, lui ne craint pas les vices et les allures du monarque; quoiqu'il se trouve exilé, il peut, s'il le veut, être redoutable pour le roi, car l'Espagne connaît le vieux clairon du Cid.

On sait que la disgrâce du Cid lui vient de la fidelité obstinée qu'il garde néanmoins au roi Sanche: la première cause en est son refus de reconnaître la souveraineté d'Alphonse VI. avant que celui-ci soit pourgé par un serment solennel de toute complicité dans le meurtre de son frère Sanche. Pour cela, il l'appelle »fourbe« dans la septième romance; sa foi royale est fragile et il met sur l'évangile »une main pleine de nuit«. Mais Alphonse, n'oubliant pas les circonstances de son avénement, prive enfin le Cid de tous ses biens, et celui-ci l'appelle »roi voleur« dans la huitième romance; et il continue à nommer son souverain un »roi soudard« qui fait une guerre injuste aux faibles; un »roi couard« qui tremble de pénétrer dans les montagnes où vit une forte race d'hommes avec »les chênes de Dieu«; un »roi méchant« qui est haï pour ses noires sentences et le sang versé par ses valets. Et malgré tout cela, dans les dernières romances le Cid montre toute la noblesse de son âme; il sert son souverain, »c'est la loi«, comme un vassal fidèle qui n'est pas de ces traîtres, comme un homme qui est mûré dans sa foi, un homme probe de l'antique probité. Il est, suivant l'usage, droit, sévère et raisonneur, peu courtisan, mais il aime mieux obéir que discuter.

Et pourquoi fait-il tout cela? Parce qu'un astre éclaire son chemin: »ce n'est pas le bonheur, ni l'amour, ni la victoire, ni la force; c'est l'honneur.«

C'est cette vertu qui a rendu l'Espagne grande, et son plus grand modèle fut le Cid qui voulait »que, le jour où sous son voile, Chimène prendra le deuil, on allumât à cette étoile le cierge de son cercueil.«

C'est avec le même amour et la même verve que Victor Hugo dépeint notre héros dans le poème »Bivar« (Lég. d. Siécles pg. 299 ff.).

Le poète veut nous donner une idée de la simple manière de vivre du Cid. Le scheik Jabias qui devint plus tard roi de Tolède, vint un jour voir le Cid dans son domaine de Bivar.

En entrant dans la cour, le prince maure vit un homme qui tenait une étrille à la main, et pansait une jument attachée à la grille. L'homme qui ne voyait pas le scheik, frottait, brossait, travaillait, tête nue et bras nus; sa veste était d'un cuir fauve et d'une mode agreste. Jabias prenant cet homme pour un manant, lui adressa la parole et demanda le seigneur Ruy Diaz, le grand Campéador des Castilles. L'homme, se retournant, lui dit: C'est moi. Jabias, plein d'étonnement, ne peut pas comprendre cette étrange conduite. Il lui rappelle le temps où, l'été précédent, il vit le Cid vainqueur au palais du roi; lui-même était prisonnier. La célèbre Tizona à la main, le Cid paraissait être roi, tant sa magnificence emplissait toute la cour royale.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Mais le Cid n'avait qu'une seule parole à toutes les louanges en disant: »Scheik, je suis maintenant chez mon père«, c'est-à-dire, loins des courtisans dans une atmosphère plus pure, où il pouvait être homme.

La dernière des poésies qui traite du Cid est intitulée »le Cid exilé«; elle se compose de six parties:

Le roi a exilé le Cid. Il désire qu'on l'oublie malgré les batailles sanglantes et glorieuses de Reuss, d'Almonacid, de Groos, de Coca et de Gor. Personne ne doit parler à sa cour de Chimène, sa noble épouse. La haine du roi est portée à un tel degré qu'il punit le duc Juan parce qu'il raconte qu'il avait ouï hennir Babieça, en passant par hasard devant l'écurie du château du Cid. Il est défendu à qui que ce soit de parler des victoires de Tortose, de Baxa et de beaucoup d'autres exploits par lesquels le Cid sauva la Castille. L'exil, l'oubli doit couvrir celui qui »fit de Tizona la soeur de Durandal«.

Malgré tous ses efforts, le roi ne peut effacer ce nom des pages de l'histoire.

Dans la seconde partie le poète établit un parallèle entre notre héros et le mont le plus haut des Pyrénées, le Pic du Midi. Son sommet disparaît aussi de temps en temps au voyageur caché par d'autres montagnes; mais quand on s'enfonce dans les landes à travers la bruyère et la ronce, on voit »un mont blême et terrible emplir le fond des cieux, un pignon de l'abîme, un bloc prodigieux se dresse«; il est là; c'est le Pic du Midi. Ainsi l'histoire verra toujours le Cid quand tous les envieux misérables ne seront plus.

La troisième partie nous mène à la cour de Valladolid. Il ya beaucoup d'émoi. Le roi veut rappeler Ruy Diaz de Bivar, soit que les hommes qui ont remplacé son plus fidèle vassal, ne lui suffisent pas, soit qu'il craigne une nouvelle guerre. Le monarque envoie un de ses parents Santos, roi d'Acqs-en-Adour, chez le Cid.

Dans la quatrième partie le poète dépeint la vie retiré du Cid parmi les gens de la plaine. C'est un peuple pauvre, mais libre, heureux et content de son ciel bleu; il aime mieux le Cid que le roi, le soleil que l'or. Les gens sont hospitaliers, prodigues, bons dans l'âme et parmi eux vit le Cid, dont les rayons se répandent sur leurs toits. Il les fait entrer chez lui, les nomme par leurs noms, et Babieça même n'est pas »si hautaine pour quelle ne veuille manger dans la même écurie avec l'ânon«. Le Campéador est l'auguste ami du chaume et du grabat, parce que les héros s'entendent avec les laboureurs: car l'épée a sa moisson, le soc a son combat et la charrue est de fer comme les pertuisanes; les victoires, sortant du champ et du hallier, parlent aux campagnards étant des paysannes, et font le peuple familier avec la gloire.« Aujourd'hui, comme au temps de Pélage, leurs âmes sont toujours égales au danger, quel qu'il soit, quand il faut mourir.

La cinquieme partie dépeint l'arrirée de Santos: Les paysans n'en font pas de cas, car »ils ont la nuque dure aux saluts inutiles et se dérangent peu pour des rois inconnus. Santos rencontre le Cid dans l'écurie, où il fait manger Babieça dans le creux de sa main. Les beaux passages de cette partie où le poète se révèle, tous ces doux sentiments qui s'y expriment, ont un écho dans nos coeurs et nous touchent profondément.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Dans la dernière partie Santos le Roux fait part de sa mission; mais il lui paraît être indispensable de rappeler à l'exilé qu'il se défasse de son orgueil, s'il veut vivre en harmonie avec son souverain: »Le roi«, dit-il, »n'aime pas voir une ombre plus grande que la sienne au mur de sa maison.«

Les paroles hautaines ne heurtent pas seulement le Cid mais Babieça même frappe du pied sa litière et les chiens tirent leur chaîne et grondent à la porte. Ruy Diaz répond: »Il faudrait d'abord que vous fissiez en sorte. Que j'eusse de l'estime en vous parlant.«

Si l'on examine le style et le contenu des poésies du »Romancero du Cid«, on reconnaît ici une des particularités les plus typiques de Victor Hugo, c'est-à-dire, celle d'exprimer peu d'idée avec beaucoup de mots; ce sont des répétions, des variations, des énumérations. On s'étonne de cette étrange facilité, de cette grande fécondité d'employer tant de mots pour dire presque la même chose. Victor Hugo aime partir d'une matière donnée en y attachant ses pensées et ses réflexions. Mais, il n'a pas la faculté de voir, dans le fait isolé une idée générale et de la développer. Il y joint plutôt un autre détail, puis un autre, et sa facilité de rimer et l'abondance d'antithèses et de comparaisons qui se présentent à lui, l'égarent souvent tout-a-fait. Ce n'est pas à dire qu'il n'ait pas assez bien senti lui-même le péril qui le menace par suite de cette affluence de paroles pour en fair un cycle poétique, dont les parties travaillées au fond, n'ont souvent guère d'autre liaison qu'une antithése. Ainsi dans la quinzième romance le Cid dit:

„Quoique vous soyez un prince
Vil, on ne peut le nier,
Le premier de la province,
De la vertu le dernier.

Quoique à ta vue on se sauve
Seigneur; quoique vous ayez
Des allures de loup fauve
Dans des chemins non frayés

Quoiqu'on ait pour récompense
La haine de vos bandits . . . . ."

il continue ensuite:

„Et malgré ce que je pense
Et malgré ce que je dis,
Roi, devant vous je me courbe
Devant vous, fuyard, s'efface
Le Cid, l'homme sans effroi."

Tandis que les titres de la plupart des ouvrages de Victor Hugo s'accordent avec les sujets ou du moins avec le idées que les poète veut y exprimer, le Romancero du Cid est une dénomination qui n'indique pas sa forme. Ces romances ne répondent ni par leur matière ni par leur forme aux notions que nous avons de ce genre de la poésie castillane. V. Hugo emploie la rime croisée dont les anciens poètes espagnoles n'ont jamais fait usage.

De plus, Victor Hugo est un poète savant et s'écarte à dessein du language ordinaire; il n'a pas chanté pour le vulgaire comme les jongleurs castillans.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Dans la t de sa mission; mais
il lui paraît ê qu'il se défasse de
son orgueil, s ouverain: »Le roi«,
dit-il, »n'aime e la sienne au mur
de sa maison.

Les par ent le Cid mais Ba-
bieça même s tirent leur chaîne
et grondent audrait d'abord que
vous fissiez e ous parlant.«

Si l'on sies du »Romancero
du Cid«, on s plus typiques de
Victor Hugo. idée avec beaucoup
de mots; ce s énumérations. On
s'étonne de c écondité d'employer
tant de mots or Hugo aime partir
d'une matière ses réflexions. Mais,
il n'a pas la idée générale et de
la développer uis un autre, et sa
facilité de rin comparaisons qui se
présentent à l est pas à dire qu'il
n'ait pas assez nenace par suite de
cette affluenc poétique, dont les
parties travail autre liaison qu'une
antithése. Air dit:

il continue ens

Tandis q es de Victor Hugo
s'accordent ave que les poète veut
y exprimer, le ation qui n'indique
pas sa forme. leur matière ni par
leur forme aux la poésie castillane.
V. Hugo emplo es espagnoles n'ont
jamais fait usag

De plus, s'écarte à dessein
du language o ulgaire comme les
jongleurs castil

© The Tiffen Company, 2007
TIFFEN® Gray Scale
R G B W G K C Y M
A 1 2 3 4 5 6 M 8 9 10 11 12 13 14 15 B 17 18 19

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf